
Une entrée en guerre

Samuel Gicquel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/2758>

DOI : 10.4000/abpo.2758

ISBN : 978-2-7535-3407-0

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 27 mars 2014

Pagination : 203-204

ISBN : 978-2-7535-3405-6

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Samuel Gicquel, « Une entrée en guerre », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 121-1 | 2014, mis en ligne le 27 mars 2014, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/2758> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.2758>

© Presses universitaires de Rennes

Au croisement de la nation et des petites patries, c'est bien au cœur des unités combattantes, des groupes primaires de combattants, d'unités comme le régiment, que se redessine le lien identitaire, et sans doute faut-il insister sur ce point. Si la référence est faite au « pays », c'est pour se retrouver entre soi, face à l'adversité. C'est là une stratégie de survie, faisant écho en quelque sorte à la confrontation, à la dureté des temps, et à la violence du combat. Sans le dire clairement, les contributeurs de cet ouvrage font apparaître ce que nous pourrions appeler une « identité de situation », liée à l'expérience de guerre, qui perdura au sortir du conflit lorsque les survivants et les endeuillés voulurent donner sens à leur souffrance pour traverser traumatismes et deuils. La référence identitaire se mêle alors à la commémoration. Le débat sur les pertes à l'échelle nationale et régionale, le besoin de définir et de savoir qui a le plus souffert constituent ainsi une justification des pertes, un moyen de faire son deuil en l'inscrivant dans cet ancrage national, tout en constituant le mode d'expression d'une souffrance particulière. Le lien entre le deuil de masse et la résurgence de demandes régionalistes paraît essentiel et nécessite encore d'être mesuré. Les revendications sont plus fortes pendant le conflit dans des territoires où la demande de reconnaissance est plus grande : c'est le cas du Québec où le sentiment d'appartenance passe par le refus de la conscription considérée comme une nouvelle pression du gouvernement britannique. C'est le cas également des Néo-Zélandais qui s'emparent *a contrario* de l'enjeu guerrier pour affirmer leur existence en tant que nation et dépasser définitivement le statut de « région coloniale » lointaine à la périphérie de l'empire.

Au final, cet ouvrage collectif présente une façon renouvelée de faire une histoire de l'arrière délaissée depuis quelques décennies. La question de l'appartenance culturelle s'avère d'autant plus pertinente à l'heure où les collectivités territoriales vont contribuer largement à l'organisation du centenaire de la Grande Guerre. Les usages mémoriels de 14-18 donneront à cette occasion une idée du maintien ou de l'effacement de ces identités territoriales, sujet d'étude passionnant pour les sociologues d'aujourd'hui et les historiens à venir.

Stéphane TISON

LAGADEC, Yann, MEURET, Jean-Claude, RANNOU, Yves, *Une entrée en guerre. Chelun, village breton (1914-1915)*, Rennes, Société archéologique et historique d'Ille-et-Vilaine, 2013, 88 p.

En publiant ce livre sur l'entrée en guerre de Chelun dès 2013, la Société archéologique et historique d'Ille-et-Vilaine inaugure et anticipe, du moins à l'échelle locale, le flot de publications qui devrait accompagner le centenaire de la Première Guerre mondiale. L'ouvrage, de dimension modeste – 88 pages –, se compose de deux parties indépendantes qui mettent chacune en lumière une source éclairant le basculement dans la guerre de cette commune rurale.

Le premier document présenté, et celui autour duquel s'est articulé ce projet d'édition, est le journal de François Louvel, instituteur public et secrétaire de mairie de Chelun, où il fut nommé en 1913. Pendant les trois mois qui précéderent sa mobilisation, de juillet à octobre 1914, il tint une chronique – quotidienne à partir de fin août – sur la vie de cette commune d'environ 600 habitants du canton de La Guerche. Le texte, intégralement reproduit, est remarquablement annoté et introduit par Yann Lagadec et Yves Rannou, qui donnent au lecteur toutes les clés nécessaires pour comprendre le document.

La chronique de François Louvel est parsemée de documents administratifs et d'observations personnelles qui révèlent le choc de l'entrée en guerre. Son récit décrit bien en particulier les scènes de mobilisation, telles que l'arrivée des gendarmes en automobile, la sonnerie du tocsin ou encore le départ des réservistes. Le journal, ponctué de tableaux qui recensent la nature, le volume et le prix des marchandises livrées dans le cadre des réquisitions, est également fort utile pour évaluer l'ampleur des bouleversements économiques. Le repos hebdomadaire du dimanche disparaît, les anciens maréchaux-ferrants retournent à la forge : au fil des anecdotes et des descriptions, émerge le portrait d'une communauté en guerre, contrainte de se réorganiser. La chronique de l'instituteur résonne aussi du « lointain écho de la guerre » selon l'expression de Yann Lagadec et d'Yves Rannou. François Louvel évoque les rumeurs, les nouvelles du front et le lecteur devine les angoisses des familles dans l'attente de nouvelles d'un proche. La mort de Julien Chevrel, par exemple, annoncée à la réception d'une lettre d'un combattant guerchais puis confirmée officiellement cinq jours plus tard, soit 20 jours après le décès, montre bien la difficile circulation de l'information en temps de guerre.

La seconde partie de l'ouvrage est l'œuvre de Jean-Claude Meuret qui abandonne ici l'archéologie médiévale pour faire découvrir l'un des joyaux du patrimoine chelunois : le calvaire de Joseph Bellier, érigé en 1915. L'œuvre était injustement méconnue et il faut savoir gré à l'auteur de l'avoir mise en lumière, notamment par une quinzaine de clichés en noir et blanc de très bonne qualité. Le calvaire contient nombre d'éléments remarquables, que ce soit par leur qualité esthétique ou par leur originalité, comme ces gardiens de l'enclos à longue barbe ou ces décors en ronde-bosse d'inspiration asiatique. L'une des qualités de l'introduction rédigée par Jean-Claude Meuret est d'expliquer la genèse de cette œuvre surprenante. Il amène le lecteur dans les fermes chelunoises, à la découverte des premières œuvres de Joseph Bellier, qui préfigurent certains éléments du calvaire du Bignon et explique comment l'imaginaire de l'artiste se nourrit des récits d'un frère qui participa à l'expédition du Tonkin en 1883-1885.

Ce calvaire offre un splendide miroir de la culture chrétienne dans une paroisse rurale bretonne du début du ^{xx}e siècle : on y retrouve les fondements de la foi caractéristiques des grands calvaires de l'époque moderne, l'ouverture vers l'ailleurs dans le sillage de la colonisation et de la mission, la défense des écoles chrétiennes illustrée par les enfants rangés au côté des clercs et la valorisation de la presse catholique. La maturation et la réalisation de ce calvaire sont antérieures à la guerre mais le déclenchement du conflit donna une portée singulière au monument, inauguré par six conscrits de la classe 1916 le 21 mars 1915. En évoquant cet événement dans la fin de son introduction, Jean-Claude Meuret ouvre un superbe sillon qui mériterait d'être creusé, notamment par une approche de type anthropologique permettant de nourrir la réflexion sur la foi en temps de guerre.

La dimension spirituelle de cette seconde partie complète donc judicieusement le témoignage laïc de l'instituteur. La publication de cet ouvrage, qui confirme largement les observations que fit Jean-Jacques Becker dans *1914, comment les Français sont entrés dans la guerre*, ne bouleverse bien sûr pas l'historiographie des entrées en guerre. Il constitue toutefois un apport très intéressant pour améliorer la connaissance de la façon dont la Bretagne bascula dans le conflit, surtout si la publication prochaine d'autres sources similaires offre de nouveaux points de comparaison.

Samuel GICQUEL